

## Compte rendu

Andréas Pfersmann, *La Littérature irradiée. Les essais nucléaires en Polynésie française au prisme de l'écriture* (Marseille, la courte échelle. éditions transit, 2021)

Suivi d'un extrait du livre de Pfersmann

Sébastien Thiltges, Université du Luxembourg 

*RELIEF – Revue électronique de littérature française*  
Vol. 16, n° 1 : « Littératures francophones & écologie : regards croisés », dir. Aude Jeannerod, Pierre Schoentjes et Olivier Sécardin, juillet 2022

ISSN 1873-5045, publié par Radboud University Press

Site internet : [www.revue-relief.org](http://www.revue-relief.org)

Cet article est publié en libre accès sous la licence CC-BY 4.0

### Pour citer cet article

Sébastien Thiltges, « Compte rendu : Andréas Pfersmann, *La Littérature irradiée. Les essais nucléaires en Polynésie française au prisme de l'écriture*. Suivi d'un extrait du livre de Pfersmann », *RELIEF – Revue électronique de littérature française*, vol. 16, n° 1, 2022, p. 263-276.

[doi.org/10.51777/relief12385](https://doi.org/10.51777/relief12385)

## Compte rendu

**Andréas Pfersmann, *La Littérature irradiée. Les essais nucléaires en Polynésie française au prisme de l'écriture* (Marseille, la courte échelle. éditions transit, 2021)**

SEBASTIAN THILTGES, Université du Luxembourg

L'étude d'Andréas Pfersmann, professeur de littérature générale et comparée à l'Université de la Polynésie française, a été réalisée dans le cadre d'un programme de recherche intitulé « Histoire et mémoire des essais nucléaires en Polynésie française », porté par Renaud Meltz à la Maison des Sciences de l'Homme du Pacifique (MSH-P). L'objet d'étude, les essais nucléaires en Polynésie française au prisme de l'écriture, permet à son auteur, qui se fonde sur une bibliographie internationale et multilingue, d'aborder un corpus et un champ littéraires « relativement peu connus » et « souvent difficiles d'accès » (p. 11) – et je souligne faire partie des lecteurs n'ayant pas eu connaissance de ces textes avant la lecture du livre. Le thème du nucléaire y apparaît dans son aspect profondément multidimensionnel, en ce qu'il touche à la politique, à l'économie, au social et au culturel, particulièrement quand deux cultures se rencontrent : l'une colonisatrice, faisant porter à l'autre les conséquences de la modernité, et cette autre donc, obligée de négocier la tension entre promesses de développement et conservation d'un savoir local, comme le montre le commentaire du roman *L'Île des rêves écrasés* de Chantal T. Spitz (2003)<sup>1</sup>.

Étant donné que le nucléaire impacte individus et collectivités aussi bien de manière concrète (effets sur les corps et sur l'environnement) qu'immatérielle (il imprègne les pensées, les images et les récits d'une culture), Pfersmann considère l'écriture littéraire dans son ensemble et cela doublement. D'abord, au niveau du corpus, l'approche thématique permet de se défaire de critères esthétiques servant souvent à perpétuer les canons littéraires et académiques. Sont dès lors considérées des œuvres majeures aussi bien que mineures, en fonction de leur pertinence pour la réflexion. Puis, concernant la pratique scripturale même, l'auteur s'intéresse tant aux conditions de production qu'à la réception des livres, en passant par les biographies des auteur-e-s et l'analyse textuelle à travers la comparaison de motifs, de structures narratives et d'imaginaires littéraires.

L'introduction exprime clairement l'enjeu central : « essay[er] d'élucider la corrélation entre stratégies littéraires et choix idéologiques ». Pour ce faire, l'étude porte précisément sur les points suivants :

le profil des protagonistes privilégiés, la place des Polynésien(ne)s et des acteurs locaux, la représentation éventuelle des dynamiques politiques, la vision que ces textes proposent (ou non) de l'Océanie,

---

1. Voir l'extrait de *La Littérature irradiée* qui suit ce compte rendu. Nous remercions Andréas Pfersmann et son éditeur de nous avoir permis de reproduire ce passage particulièrement intéressant.

l'importance accordée (ou non) aux problèmes de l'environnement, aux maladies radio-induites et aux bouleversements sociaux liés au [Centre d'expérimentation du Pacifique]. (p. 10)

Si aucun cadre conceptuel n'est fourni afin de penser la corrélation<sup>2</sup> entre « stratégies littéraires » et « choix idéologiques », l'ouvrage se fonde sur le commentaire des œuvres de fiction pour montrer que cette corrélation fonctionne : plus la structure d'un roman d'espionnage est complexe, comme par exemple « l'alternance des voix narratives » (p. 21) dans *La Vierge et le taureau* de Jean Meckert (1971), plus ce texte déconstruit l'idéologie politique française liée à la dissuasion nucléaire ; plus la forme d'un roman est variée, comme le mélange du texte et du paratexte, des narrations et des temporalités, ainsi que des styles d'écriture (récit en prose et passages poétiques) dans le précité *L'île des rêves écrasés*, plus ce texte littéraire fournira une représentation plurielle des conséquences des essais nucléaires sur la population polynésienne ainsi que du tiraillement idéologique de cette population.

Pfersmann définit son approche comme étant « monographique » – fustigeant au passage (avec véhémence, mais de manière trop brève pour être véritablement convaincante) « les sectateurs inconditionnels du *zapping* érigé en méthode » (p. 11) –, c'est-à-dire qu'il analyse le thème affiché dès le titre et les différents points énumérés en introduction, tout en fournissant des résumés détaillés ainsi que des indications biographiques et contextuelles permettant aux lecteurs peu familiers du corpus primaire de comprendre les conditions d'écriture des œuvres et certains choix poétiques afférents. Si l'argument pratique de faciliter l'accès aux textes littéraires est tout à fait valable, ces choix sont donc aussi cohérents avec le pari méthodologique de considérer tous les – ou du moins plusieurs – niveaux de l'écriture littéraire.

Le contexte historique auquel s'intéresse l'auteur est marqué d'abord par l'installation du Centre d'expérimentation du Pacifique (CEP), qui comporte les zones de tir de Moruroa et de Fangataufa en Polynésie française, et qui devient opérationnel dès 1966, puis par la reprise des essais nucléaires ordonnée par Jacques Chirac après son élection à la présidence de la République. Le corpus de Pfersmann comporte dès lors des œuvres datant de la fin des années 1960 : le plus ancien texte cité est le roman d'espionnage *Nuages atomiques sur Tahiti* d'André Brouillard, alias Pierre Nord (1966) ; le plus récent est l'anthologie *Pīna'ina'i. Échos de l'esprit et du corps 2011-2019. 9 années de performance artistique et culturelle*, dirigée par Chantal T. Spitz (2019). À partir de cette tranche chronologique, Pfersmann ne construit toutefois pas un corpus homogène. L'originalité de son ouvrage réside au contraire dans la « confront[ation] » (p. 9) de trois corpus : des écrivains (exclusivement masculins) de France métropolitaine, principalement auteurs de romans d'espionnage ou de bédés d'aventure qui s'inspirent des projets du CEP et situent leurs intrigues en Polynésie ; des écrivain·e·s anglophones d'Aotearoa (nom maori de la Nouvelle-Zélande), profondément hostiles aux essais

---

2. Car il s'agit bien d'une corrélation, c'est-à-dire d'une relation réciproque : s'il paraît évident que les positionnements idéologiques des écrivain·e·s s'expriment au travers de choix poétiques, l'inverse est tout aussi vrai, comme le suggère Pfersmann dans l'avant-dernière sous-partie consacrée à l'opposition au nucléaire et à l'indépendantisme (p. 65 sq.) : l'imaginaire culturel, porté entre autres par les textes littéraires, détermine les prises de positions politiques des habitants.

nucléaires français ; des écrivain·e·s, poètes-poétesses et artistes francophones de Polynésie française qui expriment « les blessures intimes dues aux essais et leurs effets désastreux sur les plans de l'environnement, de la santé, mais aussi sur le plan des inégalités sociales aggravées par la gestion chaotique de l'argent de la bombe » (p. 9).

L'ouvrage est par conséquent structuré, en fonction de ces corpus, en trois grandes parties dont les transitions soulignent la façon dont chaque ensemble de textes complète ou nuance des impensés ou des non-dits qui minent le corpus précédemment abordé. Ainsi, si les œuvres métropolitaines (abordées en « I. La bombe exotique. Romans d'espionnage et d'aventures français inspirés par le CEP ») ne conçoivent que l'opposition dualiste entre territoires français et polynésiens, elles occultent ce faisant la complexité du contexte pacifique marqué par le monde anglophone. La deuxième partie (« II. Les Kiwis à l'assaut de Moruroa ») s'intéresse ainsi à la littérature anglophone néozélandaise qui introduit « un regard océanien certes, mais de l'extérieur » (p. 47), avant que la dernière partie (« III. Le CEP vu depuis Tahiti : Fictions politiques polynésiennes, chansons et performances ») plonge au cœur de l'écriture polyforme tahitienne.

### Une paralittérature industrielle au service de l'idéologie nucléaire

Le premier chapitre s'intéresse à des œuvres françaises classées en fonction de leur positionnement par rapport aux activités du CEP ; positionnement qui influence les mises en récit des événements. Sont d'abord présentés des romans d'espionnage qui soutiennent l'idéologie de dissuasion nucléaire portée par la France. Outre le livre de Pierre Nord cité ci-dessus, l'étude porte principalement sur les romans d'espionnage *Le Général contre le samourai* de Pierre Guillemot, alias Nemours (1974), *Force M. à Tahiti* de Gaston-Claude Petitjean-Darville, alias Claude Rank (1979), ainsi que sur les aventures en bédés de Taguy et Laverdure *Destination Pacifique* et *Menace sur Mururoa* de Jean-Michel Charlier et Jijé (série « Les Chevaliers du ciel », 1969)<sup>3</sup>. Les (très) longs résumés font craindre une lecture se concentrant primordiallement sur les intrigues, mais ils paraissent nécessaires dans la mesure où les sources sont difficiles d'accès. Ils permettent aussi à l'auteur de répondre, preuves à l'appui, aux hypothèses de lecture formulées en introduction. Pfersmann prend d'ailleurs soin de s'intéresser aux formes textuelles, montrant que les choix narratifs sont conditionnés par les genres littéraires. Dans cette littérature où foisonnent les « agents secrets [défendant] héroïquement les intérêts français » (p. 79), le territoire polynésien n'est qu'un décor exotique attrayant, immaculé de tout dégât environnemental, où les Polynésiens et surtout les *Vahine* ne sont présent·e·s qu'en tant que figurant·e·s stéréotypé·e·s.

Ces représentations changent quelque peu – mais pas tant qu'on l'aurait supposé – dans des textes ayant une position critique envers l'activité française en Polynésie, comme dans le roman « anticolonial » (p. 24) *La Vierge et le taureau* de Jean Meckert (1971). Si

---

3. D'autres exemples sont cités en notes de bas de page, tout comme des références à des textes plus récents qui viennent offrir des contre-exemples littéraires aux tendances observées dans le corpus. Pour des raisons synthétiques, je ne prends pas en compte tous les exemples fournis.

Pfersmann montre que l'attitude critique de ces textes va de pair avec « des modalités d'écriture plus complexes » (p. 21), il remarque aussi que les populations locales y sont « presque inexistant[e]s » (p. 26). Il faudra dès lors attendre des textes plus tardifs pour que s'opère progressivement un changement de perspective : les Tahitien·ne·s sont présent·e·s comme victimes dans *Tiruaï* de Patrick Pécherot (2005), mais ce n'est que dans *Le Seigneur des atolls* de Pascal Martin (2011) que l'on observe une « immersion du protagoniste métropolitain dans l'univers polynésien menacé par les expérimentations menées à Moruroa et la transformation des *Mā'ohi* en acteurs de leurs destins » (p. 27).

Ce premier chapitre fournit aussi de nombreuses indications concernant le contexte culturel, croisant lectures fictionnelles et documentation historique. Il se montre aussi particulièrement attentif aux biographies des auteurs, ainsi qu'aux conditions de production et de réception des textes, mentionnant, témoignages à l'appui tout en gardant ses distances, les pressions subies jusque dans le corps des écrivains :

La diffusion, à Tahiti, du roman de Jean Meckert a-t-elle connu des obstacles liés aux Renseignements généraux ? Des pressions ont-elles été exercées pour conduire l'éditeur à pilonner le livre ? Le romancier a confié à Didier Daeninckx avoir subi des menaces après la publication de *La Vierge et le taureau*. A-t-il effectivement été agressé à Paris par des barbouzes en guise de représailles<sup>4</sup> ? (p. 24)

### Regards critiques depuis la Nouvelle-Zélande

Le deuxième chapitre, le plus court de l'ouvrage, est à considérer à première vue comme un chapitre de transition : il abandonne la perspective française pour adopter un regard océanien – mais pas encore polynésien – sur les essais nucléaires, en s'intéressant à la littérature anglophone de Nouvelle-Zélande. Cette excursion est justifiée premièrement par l'« hostile[ité] » (p. 33) du pays envers l'activité française, exacerbée par le sabotage du *Rainbow Warrior* dans le port d'Auckland en 1985. Les artistes néozélandais·es se mobilisent massivement, comme en atteste un volume collectif *Below the Surface. Words and Images in Protest at French Testing in Mururoa* (1995) ou encore l'« engagement réel » (p. 34) de l'auteur Maurice Shadbolt qui en 1972 prit part à une excursion maritime censée perturber la mise à feu de bombes nucléaires et, trois ans plus tard, tira de cette expérience le roman *Danger Zone* (1975). Pfersmann compare ce texte à celui de l'écrivaine Cathie Dunsford, écrit vingt-cinq années plus tard, *Manawa Toa. Heart Warrior* (2000), ainsi qu'à la traduction allemande de ce dernier par Karin Meißenburg (2001), illustrant au passage de manière particulièrement intéressante la circulation de ce roman et sa réception par un autre public :

Aux antipodes de cette version *pākehā* [désigne les Néo-Zélandais d'origine européenne, note d'A.P.], pessimiste et combien masculine des expéditions néo-zélandaises contre les essais nucléaires français où l'on cherche vainement des Tahitiens, Cathie Dunsford (née en 1957) représente une version maorie, LGBT, anticoloniale et écologique de ce combat qui est en même temps une ode aux luttes et aux

4. Voir aussi le témoignage de Catherine Soisson, ancienne travailleuse à Moruroa durant les essais nucléaires, au sujet de *Terre sans femme(s). No Woman's Land* (2006), récit autobiographique que l'autrice a dû reconvertir en roman pour échapper à des pressions (p. 10).

solidarités féminines, ainsi qu'un roman d'aventure et d'espionnage. La version allemande de *Manawa Toa* se distingue par de nombreux chapitres intermédiaires, écrits à l'instigation de son éditeur allemand, qui donnent la parole aux animaux sous-marins, et accentuent l'aspect « écofiction » [ – et éco-féministe, pourrait-on ajouter] du livre. (p. 38)

L'intérêt de ce chapitre réside aussi dans la double tentative de dépasser le cadre local et d'adopter « une échelle océanienne plus vaste [visant] plus généralement la défense des peuples autochtones du Pacifique » (p. 45), mettant en exergue les conséquences globales de la colonisation et du nucléaire. De plus, il s'agit de passer outre le dualisme entre culture colonisatrice et culture colonisée pour montrer que les territoires sont marqués par des influences et des tensions très diverses, pouvant impliquer des acteurs différents.

### La littérature irradiée de Tahiti

Le dernier chapitre commence par deux sous-parties abordant chacune un roman de manière approfondie : *L'Île des rêves écrasés* de Chantal T. Spitz et *Mutismes. E 'ore te vāvā* de Titaua Peu (2002). Si des similitudes apparaissent, telles que l'inscription dans le postcolonialisme, la représentation des tiraillements idéologiques au sein d'une société ou encore l'importance donnée à l'oralité (le premier par le mélange des styles d'écriture, le second par un style oral), la comparaison de ces deux romans révèle aussi deux manières différentes d'écrire une « contre-histoire » (p. 53) en fonction des profils sociologiques des protagonistes choisis. Ainsi, Chantal T. Spitz s'intéresse aux conséquences économiques, sociales et culturelles à différentes échelles temporelles, exprimées par un épilogue « à plus de vingt ans de distance » (p. 57), des développements promis par l'installation de CEP, tandis que Titaua Peu met en lumière une famille pauvre, représentante d'une société rongée par une violence bien plus profonde, remontant à la colonisation avant même les activités nucléaires, et qui trouve dans les affrontements de 1995 un énième exutoire.

Les deux sous-parties suivantes proposent une approche différente, moins « monographique », qui convoque plusieurs références afin de montrer que « l'opposition au nucléaire est étroitement liée au positionnement indépendantiste » (p. 65) – tant des élites politiques que de la population dans son ensemble – et que les œuvres puisent dans des contextes littéraires et philosophiques pluriels pour penser l'indépendance, incluant des références à des poètes locaux, comme Henri Hiro, dans la construction politique mais aussi culturelle de Tahiti<sup>5</sup>. Finalement, pour étayer cette vision d'ensemble, une dernière sous-partie élargit le corpus en montrant que l'opposition littéraire au nucléaire « n'est pas cantonnée [...] à l'imprimé et à la fiction romanesque » (p. 73), mais que le thème est récurrent dans les chants et chansons populaires, qu'il s'exprime par la danse et qu'il est porté par une parole poétique vivace faisant souvent référence à la mythologie.

---

5. Les romans cités sont *Le Bambou noir* de Jean-Marc Tera'ituatini Pambrun (2005), *L'Arbre à pain* de Céleste Hitiura Vaite (2000) et *Avant la saison des pluies* de Rai Chaze (2010).

## Un essai comparatiste

En guise de synthèse, il convient de souligner que les remarques les plus pertinentes de l'étude d'Andréas Pfersmann reposent souvent sur la comparaison de plusieurs textes, concernant par exemple les représentations du territoire polynésien, les schémas narratifs et actants, la distribution des personnages masculins et féminins, ou encore la comparaison globale de romans, comme ceux de Chantal T. Spitz, Titaua Peu et Cathie Dunsford, filée du deuxième au troisième chapitre. Cette démarche permet à l'auteur de répondre à son hypothèse initiale : la pluralité des représentations littéraires renvoie à différentes interprétations de l'histoire, qui s'opposent sans être nécessairement contradictoires, prouvant ainsi l'intérêt du regard croisé sur des corpus littéraires variés<sup>6</sup>. L'essai se veut ainsi profondément comparatiste et cela à plusieurs égards : portée globale, interculturelle et postcoloniale ; confrontation méthodologique d'œuvres appartenant à des genres différents et écrites en plusieurs langues ; et finalement, à un niveau analytique, conclusions tirées de la comparaison de deux ou de plusieurs textes.

Pour finir, je formulerai deux réserves à l'encontre de l'essai. Elles portent sur des éléments transparaisant entre les lignes, mais qu'il aurait été souhaitable de discuter plus explicitement. La première concerne la dimension historique d'une étude parfaitement convaincante au niveau de la comparaison interculturelle, mais qui peine à distinguer trois temporalités différentes qui pourraient, semble-t-il, apporter plus de rigueur à la comparaison : années 1960 et 1970 (installation du CEP), années 1990 (reprise des essais nucléaires) et finalement années 2000 (effets à échelles temporelles variées). On peut d'une part supposer (peut-être naïvement) que l'arrêt définitif des essais nucléaires ait atténué les pressions subies par les écrivain·e·s ainsi libéré·e·s dans leur expression littéraire. D'autre part, avec le développement de la sensibilité postcoloniale, tant chez les créateur·rice·s que chez les penseur·euse·s, la littérature a pris conscience de l'insuffisance de parler des – ou pour les – « subalternes » afin de se rallier à leurs causes. Les représentations littéraires doivent au contraire leur attribuer le rôle d'acteur·rice·s à part entière, tout comme il est primordial de garantir l'accès au champ littéraire aux écrivain·e·s autochtones.

Ma seconde remarque porte sur la contextualisation sommaire des œuvres au sein de leurs champs littéraires respectifs voire au sein de la littérature mondiale. Concernant le corpus français, l'étude se contente ainsi de classer les œuvres citées dans la « paralittérature » (p. 12) et la « littérature industrielle » (p. 20), sans préciser s'il s'agit là de critères poétiques ou esthétiques, et sans prendre position par rapport à ces dénominations<sup>7</sup>. Cet aspect paraît plus problématique encore pour les corpus polynésiens et néozélandais dont l'auteur souligne pourtant le manque de visibilité. Si l'ouvrage suggère que les essais nucléaires ont eu, et continuent d'avoir, une importance considérable – bien plus qu'en métropole, comme le stipule le caractère paralittéraire et donc marginal des œuvres y étant publiées –, il reste

6. Voir par exemple p. 64-65 : *Mutismes* attribue l'origine des émeutes aux provocations organisées du pouvoir, tandis que *Manawa Toa* y voit l'expression des frustrations d'un peuple colonisé.

7. La conclusion combine les expressions en qualifiant certains romans d'espionnage de « paralittérature industrielle » (p. 79).

difficile d'en juger sans connaissance approfondie des champs littéraires concernés : dans quelle mesure l'opposition anticoloniale et antinucléaire constitue-t-elle un moment fondateur ou un tournant dans ces littératures ? Somme toute, Pfersmann manque de commenter l'asymétrie littéraire<sup>8</sup> flagrante des corpus mobilisés : ce qui apparaît dans la marge d'un champ littéraire s'inscrit au plus profond de l'autre. Dans le cas présent, cette asymétrie n'est pas qu'épistémologique, car elle renvoie à la logique coloniale qui a exposé des territoires et des populations aux radiations des expérimentations nucléaires visant à asseoir sa puissance. En cela, je rejoins la conclusion de l'auteur : la visibilité des œuvres littéraires est une « nécessité historique [et] politique » (p. 81).

---

8. J'utilise l'expression en référence à « l'asymétrie anthropologique » qu'observe Bruno Latour chez les ethno- et anthropologues qui s'intéressent aux phénomènes marginaux d'une culture (souvent de leur culture), mais, avec les mêmes méthodes, aux phénomènes culturels totaux ou fondateurs d'autres cultures. Voir le chapitre « Relativisme » dans Bruno Latour, *Nous n'avons jamais été modernes*, Paris, Éditions La Découverte & Syros, 1997 [1991], p. 124-177 et particulièrement p. 137.

## Extrait

### *La Littérature irradiée. Les essais nucléaires en Polynésie française au prisme de l'écriture* (Marseille, la courte échelle. éditions transit, 2021)

ANDREAS PFERSMANN

#### A) Déchirures : L'île des rêves écrasés

Premier roman autochtone de Polynésie française, *L'île des rêves écrasés* (1991) de Chantal T. Spitz (née en 1954) a valu à l'autrice des réactions passablement déplaisantes lors de sa parution<sup>1</sup>. Il s'agit d'une fiction postcoloniale<sup>2</sup> ambitieuse et complexe, mêlant récit en prose et passages poétiques pris en charge par différents paroliers qui lui donnent toute sa profondeur<sup>3</sup>. Le roman dénonce les essais nucléaires français, mais ils apparaissent sous la forme de « missiles » dont la base sera établie sur l'île imaginaire de Ruahine<sup>4</sup> qui dépend de Rahiti. Parfaitement transparentes, ces transformations indiquent pourtant que la romancière n'avait aucun souci de réalisme dans l'évocation du CEP.

- 
1. Voir Chantal T. Spitz, *L'île des rêves écrasés*, Pape'ete, Vent des îles, 2003, quatrième de couverture. Lors d'une intervention mémorable de Chantal T. Spitz à l'Université de la Polynésie française (UPF), organisée par Titaua Porcher le 19 mars 2021, la romancière a raconté comment l'écriture de son texte a été suscitée par des projets d'industriels japonais à la fin des années 1980 de transformer le motu Maeva à Huahine en cité touristique et sa terreur de revivre dans son île une spoliation similaire à celle imposée, dans les Tuamotu, par le CEP. Le texte, qu'elle ne destinait pas à la publication, était conçu, explique-t-elle, comme un « testament » qu'elle voulait léguer à ses enfants. Concernant l'accueil réservé à son livre, l'autrice a fait part également de lettres d'insultes et de menaces qu'elle a reçues au lendemain de sa publication.
  2. J'entends ici « fiction postcoloniale » au sens d'une fiction qui questionne la domination coloniale et ses conséquences, qu'elle ait été écrite dans un pays depuis longtemps indépendant ou dans un territoire encore sous le joug d'une domination coloniale plus ou moins silencieuse, voire « furtive » (Patrick Chamoiseau). Pour le dire avec les termes d'Elleke Boehmer : « Rather than simply being the writing which "came after" empire, postcolonial literature is that which scrutinizes the colonial relationship », *Colonial and Postcolonial Literature*, Oxford, Oxford University Press, 1995, p. 3, cité d'après Yves Clavaron, *Poétique du roman postcolonial*, Saint Etienne, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2011, p. 7. Il me semble que seul un malentendu sur le terme « postcolonial » a pu conduire Chantal T. Spitz à le récuser violemment et à n'y voir qu'une « étiquette » que les Occidentaux voudraient accoler aux littératures océaniques pour les sous-estimer. Voir Chantal T. Spitz, « nous émerger pour mieux nous immerger », dans *Pensées insolentes et inutiles*, Pape'ete, te ite, 2006, p. 165-167.
  3. Il faudrait un chapitre à part pour donner une idée plus juste de la richesse de cette œuvre inaugurale. Parmi les études qui lui sont consacrées, on se reportera en particulier aux articles de Mounira Chatti, « Fictions identitaires polynésiennes : *L'île des rêves écrasés* de Chantal T. Spitz », dans Véronique Fillol et Jacques Vernaudon (dirs.), *Stéréotypes et représentations en Océanie*, Nouméa, Corail, 2005, p. 215-231 ; Paola Carmagnani, « Identità post-coloniali, scrittura ibride : Chantal T. Spitz, *L'île des rêves écrasés* », dans Daniela Dalla Valle, Laura Rescia et Monica Pavesio (dir.), *Da un genere all'altro*, Roma, Aracne, 2012, p. 389-401 et « La douloureuse mémoire de la parole orale dans l'écriture postcoloniale de Chantal T. Spitz : *L'île des rêves écrasés* », *Semicerchio*, vol. LX, n° 1, 2019, p. 63-70. Voir également Audrey Ogès, *Violences coloniales et écriture de la transgression : Étude des œuvres de Déwé Görödé et Chantal T. Spitz*, Paris, L'Harmattan, 2016.
  4. Comment ne pas songer à Huahine, où la romancière vit une partie de l'année ?

La structure de *L'île des rêves écrasés* est assez particulière. Le livre s'ouvre sur une dédicace, en français, à Toofa et Emily-Emere, respectivement grand-mère et mère de l'auteur. Mais ce sont également les noms de la mère et de la grand-mère de Terii qui est le personnage principal du récit contemporain et de sa sœur Tetiare qui apparaît comme la narratrice<sup>5</sup>. La page suivante accueille une dédicace-invocation plus développée en tahitien, qui invite à la lecture de l'ouvrage et annonce une ère *mā'ohi* pour le peuple *mā'ohi* : « *Ao mā'ohi no te nūnaa mā'ohi*<sup>6</sup> ».

Le texte proprement dit débute par deux récits des origines. La première cosmogénèse, en tahitien, évoque la création originelle par Ta'aroa, l'ancêtre de tous les dieux qui émerge de sa coquille pour former l'univers à partir de ses membres. Ces quatre pages correspondent, avec des variantes mineures, à la version du récit des origines que l'on peut lire dans *Tahiti aux temps anciens* de Teuira Henry<sup>7</sup>. Elles ne font l'objet d'aucune traduction et sont, *de facto*, réservées au lecteur initié. Le récit mythologique *mā'ohi* précède un extrait de la *Genèse*, les deux textes étant l'un comme l'autre fondateurs de la culture polynésienne moderne<sup>8</sup>. Ces extraits de textes sacrés sont suivis d'un prologue qui raconte sous forme lyrique la colonisation de Tahiti, l'imposition des coutumes occidentales et de la religion chrétienne. La dépossession coloniale est présentée comme la réalisation de la célèbre prophétie d'un prêtre qui avait annoncé l'arrivée d'une « embarcation sans balancier<sup>9</sup> », l'accaparement des terres et la fin des coutumes traditionnelles.

Les quatre chapitres suivants inscrivent la généalogie et l'histoire d'une famille des îles dans l'Histoire de la Polynésie et de ses relations avec la France. Lors d'une guerre contre l'Allemagne, des militaires viennent recruter de jeunes Polynésiens à Ruahine pour défendre la « Mère Patrie ». Les repères historiques sont assez flous, mais on peut songer au bataillon du Pacifique qui participa à la deuxième guerre mondiale à l'appel du Général de Gaulle. Tematua, fils de Maevarua et de Teura, accepte de s'engager et part combattre en Europe au

- 
5. Chantal T. Spitz, que j'ai interrogée au sujet de ces noms, a bien voulu me donner la précision suivante : « To'ofa et Emily sont en effet le prénom de ma grand-mère et de ma mère / tous les prénoms du roman appartiennent à ma famille / parce que dans la tradition il est interdit de s'approprier les noms des autres familles » (Communication personnelle du 29 août 2020). L'auteur a justement précisé ailleurs que la reprise des noms des membres de sa famille, voire de leurs traits de caractère, ne font pas pour autant de son roman une autobiographie. Voir Chantal T. Spitz, « texte revisité », dans *Pensées insolentes et inutiles*, *op. cit.*, p. 159-163.
  6. Chantal T. Spitz, *L'île des rêves écrasés*, *op. cit.*, p. 10.
  7. Voir *ibid.*, p. 11 ss. et Teuira Henry, *Tahiti aux temps anciens* [1928], trad. B. Jaunez, Paris, Musée de l'homme, 2004, p. 346 ss. Chantal T. Spitz a notamment adopté la graphie dite « de Duro Raapoto » et elle ou quelqu'un d'autre « a modifié quelques mots au sens équivalent » m'indique Jacques Vernaudo, que je remercie.
  8. C'est le sens que Chantal T. Spitz a donné à la co-présence de ces deux cosmogénèses lors de son intervention précitée à l'UPF.
  9. Cette prophétie attribuée au prêtre Vaita de Opoa est rapportée dans *Tahiti aux temps anciens*, p. 16-17 et commentée dans les analyses d'anthropologie historique. (Voir Anne Salmond, *L'île de Vénus. Les Européens découvrent Tahiti*, Pape'ete, Au vent des îles, chapitre 2 et *passim*.) Serge Tcherkézoff me rappelle qu'avant même l'arrivée de Wallis, les Tahitiens connaissaient, au moins par oui-dire, l'existence des navires européens « sans balancier », espagnols et hollandais, qui ont croisé dans les archipels voisins.

désespoir de ses parents. Éprouvé, il retourne à Ruahine à la fin de la guerre, mais douze de ses camarades du village sont morts au combat.

De cinq ans sa cadette, Emily-Emere naît à Rahiti de l'union illégitime entre sa mère Toofa et le riche anglais Charles Williams. À sa majorité, son père lui offre des terres situées à Ruahine, sur le motu Maeva. Elle y rencontre Tematua et décide de s'y installer pour vivre son amour avec lui. Ensemble, ils donnent naissance à trois enfants, qui, « mélange de deux cultures, ne seront jamais entiers<sup>10</sup> » : Terii, Eritapeta et Tetiare.

L'idylle familiale à Maeva est brutalement interrompue par l'annonce de l'installation d'une base de lancement de missiles nucléaires à Ruahine, décidée par le « Général-Libérateur-Décorateur<sup>11</sup> ». À partir du chapitre « La nouvelle », le roman connaît une nette accélération diégétique, ainsi qu'une multiplication de dialogues, absents dans la première partie du livre. La famille de Tematua et d'Emere est sous le choc, mais Tetiare et surtout Terii, devenu archéologue, se lancent dans un combat, perdu d'avance, contre l'installation de la base. Ils se rendent à Pape'ete pour solliciter les élus locaux, mais se heurtent à l'indifférence de conseillers uniquement préoccupés par les rallonges budgétaires qu'ils espèrent obtenir de Paris. Emere, Tematua et leurs enfants sont expropriés et leurs terres de Maeva cédées à l'État pour la construction du Centre de tirs.

Le romanesque intervient avec l'arrivée à Ruahine, cinq ans plus tard, de Laura Lebrun, officier technicien supérieur et « cerveau parmi les cerveaux de l'ambitieux programme du Général-Président<sup>12</sup> ». Elle est entourée au sein de la base par une équipe de militaires dont elle supporte mal le racisme à l'encontre des Tahitiens, peu conforme à ses idéaux. Alors que tout la sépare de Terii, d'une dizaine d'années son cadet, une passion naît entre eux, documentée notamment dans les extraits du journal intime de Laura qui alternent avec la narration. Malgré leur opposition au Centre de tirs et une douleur toujours présente, Tematua et Emere accueillent Laura avec bienveillance dans leur maison et même Tetiare finit par s'attacher à l'amante de son frère. Le temps de la mission de Laura à Ruahine, Terii et elle connaissent un bonheur intense, mais le premier tir de missiles signe à la fois le terme de sa présence en Polynésie et la fin de leur liaison.

*L'île des rêves écrasés* se clôt par un « épilogue » qui se présente comme un diagnostic sévère de la société tahitienne vingt ans plus tard, et du « torrent dévastateur de la modernité occidentale<sup>13</sup> ». Il fait aussi le point sur le destin des principaux personnages. Terii est devenu militant indépendantiste et Laura est décédée quelques années après son retour en métropole « d'un cancer inexplicable, comme plusieurs de ceux qui autrefois avaient travaillé à la folie du Général-Président<sup>14</sup> ». Après la mort de son père Tematua, Tetiare se sent libre pour

---

10. Chantal T. Spitz, *L'île des rêves écrasés*, op. cit., p. 95.

11. *Ibid.*, p. 105.

12. *Ibid.*, p. 120.

13. *Ibid.*, p. 187. *Hombo* (2012), le deuxième roman de Chantal T. Spitz, n'évoque pas les essais nucléaires, mais les effets dévastateurs de la même modernité occidentale, accélérée par le CEP, sur la jeunesse de Huahine. Voir *Hombo. Transcription d'une biographie*, Pape'ete, Au vent des îles, 2012.

14. *Ibid.*, p. 200.

« écrire l'histoire de son pays et de son peuple, leur histoire<sup>15</sup> ». Elle met finalement en œuvre ce que son frère l'avait incitée à entreprendre comme geste de résistance au moment où, à la veille des premiers tirs, ils étaient tous les deux révoltés par le déni de leur civilisation dans l'école coloniale :

Si tu veux que nous connaissions notre histoire, fais un livre que nous lirons. Tout ce que nous lisons a été écrit par des étrangers [...] Il est temps d'écrire notre histoire vue par nous-mêmes. Lavage du cerveau à l'endroit<sup>16</sup>.

Le projet, ici explicité, d'écrire l'histoire du point de vue des Tahitiens, du point de vue des dominés, permet de considérer *L'Île des rêves écrasés* comme un « roman de la contre-histoire<sup>17</sup> ». Pour sauver la mémoire d'une civilisation de l'oralité, il faut désormais, explique Terii à sa sœur après avoir lu son manuscrit, passer par l'écriture :

Le rêve transmis de l'oralité se meurt faute de mémoire et nous devons lui redonner vie par l'écriture. [...] Laver le cerveau de tous ceux à qui on a répété toute leur vie qu'ils sont nuls, puisque Māōhi. Rendre leur dignité et leur liberté à ses frères que l'école, remplissant parfaitement la mission qu'on lui a assignée, a mis à genoux. Car il n'est rien de plus dangereux qu'un peuple colonisé debout<sup>18</sup>.

Malgré ses qualités indéniables, le premier roman de Chantal T. Spitz n'est pas exempt de stéréotypes, en particulier dans son évocation de la beauté des personnages *mā'ohi* et de la passion amoureuse parfois teintée de kitsch<sup>19</sup>, qu'on ne retrouve pas dans ses textes ultérieurs. Paula Carmagnani observe justement qu'à travers la vision idéalisée du monde de l'oralité, elle réactualise paradoxalement « gli schemi dicotomici del mito esotico occidentale<sup>20</sup> » relatif à Tahiti. Mais c'est aussi cette idéalisation qui permet à la romancière de réserver une place particulière à la parole orale ritualisée lors des incantations poétiques prises en charge par les personnages qui scandent le récit et font songer à l'art oratoire tahitien dit *'orero*.

Contrairement aux fictions où l'opposition au CEP se traduit par des affrontements physiques, la décision du Général-Président de construire à Ruahine la base des missiles

---

15. *Ibid.*, p. 198.

16. *Ibid.*, p. 161.

17. Je me permets de renvoyer à mon livre *Séditions infrapaginales : poétique historique de l'annotation littéraire (XVII<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles)*, Genève, Droz, 2011, p. 429 ss. où j'ai forgé le concept de « romans de la contre-histoire », ainsi défini : « romans à caractère épique, évoquant le destin d'un peuple ou d'une minorité, qui poursuivent un tel objectif subversif par rapport à une tradition écrite dominante ». Voir également Titaua Porcher, « "L'autre histoire" dans la fiction francophone du Pacifique », dans Andréas Pfersmann et Titaua Porcher (dirs.), *New Zealand Journal of French Studies*, vol. 37, n° 1-2 (2019), numéro spécial *Littérature et politique en Océanie*, p. 151-169 et Stéphanie Vigier, *La Fiction au passé : histoire, mémoire et espace-temps dans la fiction littéraire océanienne contemporaine*, Limoges, Pulim, 2011, p. 81 et *passim*.

18. Chantal T. Spitz, *L'Île des rêves écrasés*, *op.cit.*, p. 199.

19. *Pardon Chantal !*

20. « Les schèmes dichotomiques du mythe exotique occidental » (trad. A.P.). Paola Carmagnani, « Identità post-coloniali, scrittura ibride », art. cit., p. 394. Dans des textes ultérieurs, Chantal T. Spitz pourfend non sans véhémence le mythe occidental de Tahiti. Voir notamment Chantal T. Spitz, *Pensées insolentes et inutiles*, *op. cit.*, *passim*.

nucléaires inflige aux protagonistes *mā'ohi* de profondes blessures intimes. Sur le plan anthropologique, c'est leur rapport viscéral à la terre qui est atteint. Tematua qui y a, selon les traditions ancestrales, enfoui le cordon ombilical de ses enfants, est anéanti par la nouvelle annoncée par la radio :

La déchirure qui s'ouvre dans son âme et dans son ventre est trop profonde. Emere [...] entend aussi la terrible nouvelle et sort aussitôt pour unir son chagrin à la douleur de son homme. Il est assis sous le tumu úru [arbre à pain] qu'il a planté au jour de la naissance de son fils, premier-né, après avoir enterré son pito [cordon ombilical] dans le ventre de leur Terre. Le temps semble arrêté, figeant nature et homme dans l'élan de la vie. Pas un souffle de vent et Tematua avec dans les mains le filet qu'il réparait. Il ne fait pas un geste. Ses yeux sont perdus dans ce monde qui a changé de couleur ; il a dans la bouche un goût de sang. Le goût de sang de ses frères morts autrefois pour cette glorieuse Mère Patrie. Le goût de sa Terre profanée par les engins monstrueux d'hommes venus d'ailleurs. Le goût du sang de l'âme violée de son peuple<sup>21</sup>.

La décision du chef de l'État est aussi vécue par Tematua comme une trahison. Décoré, au lendemain de la guerre, par le « Général Libérateur » de la « médaille du courage », il se rend compte qu'il a été victime d'une illusion : « Je me suis alors imaginé que les vies volées des enfants de notre terre nous rendaient libres et égaux. Que, par elle, la mère Patrie nous considérait comme des hommes<sup>22</sup> ».

La *déchirure*, ici éprouvée par Tematua, constitue un fil rouge du roman, étroitement lié aux essais nucléaires. Intitulé « La déchirure », le dixième chapitre évoque la souffrance de Terii lorsque le premier tir de missiles signifie le départ de Laura et la fin de leurs amours. La logique impitoyable de la machine militaire brise une passion partagée, mais condamnée dès le départ. Là encore, c'est une blessure intime que causent les expérimentations funestes. Parolier à son tour, Terii formule une prière dont la violence trouble sa maîtresse :

Au nom de l'amour  
Toutes ces vies  
Terminées avant de commencer  
Éclatées sous le feu de l'homme  
Cendres sous la colère nucléaire<sup>23</sup>.

Le terme, cette fois appliqué de façon plus générale au peuple, revient dans un des derniers poèmes qui exprime un espoir de Tetiare et Terii, envers et contre tout, dans les générations à venir :

La déchirure de notre peuple orphelin  
Exilé sur notre Terre d'éternité  
Ensemencée des rêves d'or de nos Pères  
Nous a rendus étrangers à nous-même.

---

21. Chantal T. Spitz, *L'île des rêves écrasés*, op. cit., p. 98.

22. *Ibid.*, p. 104.

23. *Ibid.*, p. 170 s.

Mais voici que se lève un nouveau jour  
Dans lequel se dressent nos enfants<sup>24</sup>

Tetiare, la fille de Tematua, est également sous le choc au moment de l'annonce, mais l'oukaze transmis par la radio déclenche chez elle un déclic identitaire :

Elle découvre tout à coup, petite fille rêveuse, l'attachement irrationnel à sa Terre, l'amour irraisonné, irraisonnable. Celui que Tematua a inscrit dans son ventre en y enterrant son pito, geste symbolique qui prend là tout son sens, par la magie de ceux de son peuple qui ont vécu avant elle, qui sont nés et morts de cette Terre. Ces mots irréels qui la tuent, la font naître à cette Terre qui l'a fait naître. Dououreux émerveillement de l'enfantement<sup>25</sup>.

L'opposition au Centre de tirs est pourtant loin d'être unanime parmi les Polynésiens, y compris au sein de la famille de Terii. Sa grand-mère, sensible aux retombées économiques promises, ne partage pas ses appréhensions :

Toofa essaie de raisonner son mootua [petit-enfant]. De lui expliquer que l'occasion est enfin offerte à Ruahine de se développer. Que le mode de vie changera. Que la civilisation apportera ce progrès et ces avantages qui ont pour nom argent, travail, consommation. Terii ne l'écoute pas. Il ne peut pas l'écouter. Ces mots et leur réalité, il les connaît, lui qui revient de la civilisation. Il a vécu cette vie qui n'est pas pour eux. Rien n'a préparé les habitants de Ruahine à cette explosion soudaine et incontrôlable. Profit, envie, pauvreté, délinquance, prostitution, pollution, exploitation. Ils ne sont pas faits pour un monde empli de ces mots. Il sent au fond de son cœur l'injustice de cet avenir de larmes que l'on offre à son peuple<sup>26</sup>.

À plus de vingt ans de distance, l'épilogue vient confirmer les craintes de Terii quant aux conséquences sociales, morales et écologiques de l'établissement de la base de lancement des missiles nucléaires. L'abandon des pratiques traditionnelles et la perte d'identité accompagnent l'exode rural de familles d'ouvriers qui s'entassaient dans des bidonvilles insalubres. La frénésie de la consommation a atteint Ruahine, dominée par l'argent et la corruption, et les inégalités sont devenues criantes. On assiste aux effets néfastes de « l'école, redoutable instrument de colonisation et de déculturation » et à l'émergence d'une « nouvelle élite, nouveau colonisateur de son propre peuple<sup>27</sup> ». Chantal T. Spitz vise particulièrement la « nouvelle race<sup>28</sup> » des « demis » [métis] privilégiés qui n'ont que mépris pour les « *kaina* » et affichent un train de vie luxueux<sup>29</sup>. Tout indépendantiste qu'il est, Terii se garde de rejeter toute la responsabilité sur la métropole ou les Européens installés en Polynésie :

---

24. *Ibid.*, p 195.

25. *Ibid.*, p. 100.

26. *Ibid.*, p. 101.

27. *Ibid.*, p. 198.

28. *Ibid.*, p. 190.

29. Sur le rapport de Chantal T. Spitz à l'élite « demie », voir Andréas Pfersmann, « "Le regard des vaincus". Colonialisme et résistance selon Chantal T. Spitz, Titaua Peu et Jean-Marc Tera'ituatini Pambrun », dans *Francophonies océaniques*, numéro spécial de *Interculturel Francophonies*, n° 31, juin-juillet 2017, textes

À ceux qui reprochent à la Métropole de les avoir privés de leur culture, dépouillés de leur terre et dépossédés de leur identité, il répond inmanquablement : « N'oubliez jamais qu'elle l'a fait avec la vorace complicité des hommes de notre peuple. Ne croyez pas que l'ennemi du Māōhi est le papaā. C'est le demi à peau claire ou le Māōhi à peau foncée, tous deux, tripes blanches et langue bleu-blanc-rouge. Il n'est pire ennemi que l'ennemi de l'intérieur...<sup>30</sup>

---

réunis et présentés par Andréas Pfersmann et Titaua Porcher-Wiart, p. 117-141. Le terme « kaina » est un terme plus ou moins péjoratif qui désigne les personnes considérées comme appartenant au bas de l'échelle sociale.

30. Chantal T. Spitz, *L'île des rêves écrasés*, *op.cit.*, p. 197.